

POEMES

2012-2015

Andrei Gorea

<i>LZ.....</i>	<i>1</i>
<i>Le temps sera celui</i>	<i>6</i>
<i>Présomptions</i>	<i>8</i>
<i>Robinet et bonde</i>	<i>10</i>
<i>Dante</i>	<i>12</i>
<i>Crème d'asperges</i>	<i>14</i>
<i>...ou s'éveiller</i>	<i>16</i>
<i>C'est ainsi.....</i>	<i>17</i>
<i>Les brises erratiques</i>	<i>18</i>
<i>Nid-de-corbeau</i>	<i>19</i>
<i>Perle de lait.....</i>	<i>20</i>
<i>Stèle</i>	<i>21</i>
<i>Gunisht.....</i>	<i>22</i>
<i>Sûrement pas Akaki</i>	<i>24</i>
<i>Sans titres 1</i>	<i>26</i>
<i>Le bon choix</i>	<i>28</i>
<i>Le.....</i>	<i>29</i>
<i>Aéro-aréo.....</i>	<i>31</i>
<i>Nonsense</i>	<i>32</i>
<i>Les pilastres</i>	<i>34</i>
<i>Sans titres 2</i>	<i>35</i>
<i>Composition.....</i>	<i>36</i>
<i>Quatrain.....</i>	<i>38</i>
<i>De la... ..</i>	<i>39</i>
<i>Standard</i>	<i>40</i>
<i>Baudelairienne</i>	<i>41</i>
<i>Haut lieu</i>	<i>42</i>
<i>Agon et sa nature</i>	<i>44</i>
<i>Pas de deux.....</i>	<i>45</i>
<i>Une poussière</i>	<i>46</i>

LZ

Il est passé tant de temps, tant d'amour et d'extase,
tant de souffrance, il est passé deux mois ;
s'y est tapie sa vie multipliée sans fin comme entre deux miroirs
saltos d'ardeur qui mènent au précipice

Ses pieds d'ondine s'avancent
sur la nappe translucide d'impossible,
elle la conjure et s'efface
flanquée de deux chats invalides
qu'elle soigne et chérit

Messagère du destin aux yeux bruns,
pétillants, aux cheveux d'or et de bronze,
menue, studieuse, cultivée, gothique,
brulante comme neige de ferveur

Ô belle !

Rayon du matin
sur les paupières de l'Homme endormi,
et dans ses yeux au réveil

Ô pure !

Inspiratrice d'espérance,
dorénavant parmi ceux que t'éclaires
dans les brumes de Chine,
entre les cordes du violon,
parmi les petites gens d'en bas de la butte

Voilà que tu clignes, tu clignes,
ta façon de cligner pour t'extraire
pour aller de l'avant

Voilà que ta blanche complexion
se fait transparente,
qu'une faiblesse t'abat,
tu dois t'allonger

Tellement à la portée d'un tour
de la vie,
de l'enthousiasme,
d'une force qui s'en prend à elle-même

Tellement droite, tellement souple
tellement frêle ;
non pas plus que le jaillissement d'une source
te voici franchir les rues de la ville
– ta ville intérieure –
les chemins des montagnes et des lacs

Défaillante maintenant,
renaissante en plein vol
sur la cime du reflux,
vers le grand large

Je te regarde
depuis une sphère fruste
avec des yeux de gomme,
genou à terre
sur la rocaille du silence

Pas à pas contre mévente,
quelque part en haut à gauche,
une brillance qui s'estompe,
un halo qui se fait lettre,
un amour qui se fait conte,
deux chats et une princesse

.....

Ô vents soyez-lui favorables
Ô humains sachez la voir
Ô beauté de mes seuls rêves,
parmi nous qui en est digne ?

Ô fossettes du printemps
Ô éclat des yeux ardents
Ô douceur d'onde liquide
dans laquelle j'ai baigné

Loin de toi les couches obscures,
les pentes molles d'impudence ;
rien qu'abrupte déclivité
détrompée par ta largesse,
sauts de biche en glissades
terre à terre dans les airs,
un ruisseau qui te susurre
qui n'est autre que toi-même

Qu'as-tu vu pour m'avoir laissé voir,
caresser ta blonde lumière,
quel mystère devais-je comprendre
quel sentier que je n'ai pris ?

.....

Affaissée dans un siège sur le quai du métro,
une blonde splendide saisie de vertiges,
– tête renversée en arrière,
longs cheveux qui choient drument –
tient empreinte de noblesse
les rênes du néant

Eût-elle été toi j'aurais mis genou à terre
sans que tu me voies,
je t'aurais soulevée vers les couches fraîches
sans que tu le sentes, sans qu'on nous devine –
l'éclat de ton âme en pleine vue

Je laisse l'agent s'en charger ;
voici qu'il téléphone ;
je fais les cent pas saisi de scrupules,
je scrute des conseils inutiles,
je n'en trouve que des tels

Oh, j'aurais oublié les chats ;
mais je les ramène ;
revenue à toi-même tu n'aurais rien vu,
j'aurais disparu, non je n'aurais pu ;
est-elle une sirène ?
qu'en a-t-elle cueilli de l'avoir été ?

Je pressens la vague noire
qui l'assaille maintenant,
sur sa crête d'indicible qui partage les mondes
je la voie surfer avec la grâce d'une gamine

L'agent remplit sa fiche

Je me fais des soucis ;
la rame qui s'amène
j'hésite puis je la laisse passer ;
je fais les dix pas,
n'ayant rien à faire,
d'avant en arrière

L'aide arrivera –
je sais les pompiers,
braves gaillards musclés pleins d'aménité –
jeune comme elle est
elle s'en sort déjà,
ou s'en sortira

Vu qu'inquiétude
n'achète pas remède,
le métro qui vient
je le prends cette fois

Vu qu'elle n'est pas toi

Le temps sera celui

Le temps sera celui...
...de vous coiffer,
de prendr'un jus d'orange
et d'étirer vos jambes
en caressant vos chats,
d'ouvrir grand les fenêtres
en inspirant à fond,
en expirant la brume
qui couvre les dunes
que les bêtes inspirent
en frémissant

Ce sera un temps de grâce,
d'espace et de vapeur,
d'effluves d'enfance –
où le temps compte peu,
où le temps n'est pas –
d'envol et de glissades
au cœur des artères et des veines
où s'engouffrent les vents fabuleux
du monde nébuleux
de dehors

Le temps viendra
de descendre les marches,
d'embrasser du regard les vastes jardins,
les esprits transparents d'au-delà,
de poser un pied sur la dalle de marbre –
un pied enchanté que la forêt lointaine pressent en trépidant –,
d'inventer le violon que tu portes,
et de rire parmi les bêtes sauvages
ce rire de cristal
fracassant

Il sera temps aussi,
sur une autre terrasse, en surplomb des forêts,
de me laisser choir
à peine un instant
dans un fauteuil charmant
parmi des sylphides éparses
qui me traversent et passent,
puis, les ayant oubliées,
d'approcher la rambarde
et d'inspirer avec la forêt et les bêtes
la brume

Présomptions

Les choses ont leurs causes et les causes la leur
Hennir et puis silence, silence puis hennir
Mais fuir une vague ombre, il faut qu'elle soit monstrueuse
Qu'elle témoigne d'une honte capitale

Une horreur aplatie entre deux plaques de glace
Réduite au point insurmontable, au point inexistant
Donné en pâture au néant, aux remparts fantastiques
J'éprouve le besoin impérieux de comprendre

Il faut bien que la cause des choses ait sa propre raison
Parmi les multiples possibles il me la faut connaître
Quelle faille si noire, quelle peur si profonde
Te font la fuir jusqu'à la fin des temps, cette vague ombre ?

*

Ne pas prendre le Nom en vain
celui du possible et de l'impossible
de ce qui est et de ce qui n'est pas

Ne pas préjuger de l'évidence
de l'inconnu et de soi
du rire des nabots qui dévalent la colline

Ne pas railler les causes
leur trop d'interférences
le vide qui les beigne

C'est un lac familier allongé sous la lune
Aux rives proches perdues dans la nuit
Sa surface unie est oblique

*

dd-ire « hop » avant d-d'avoir sauté
v-vendre la peau d-de l'ours
co-compter sur l'œuf d-dans le cul d-d'une poule
l-louer le jour avant l-le soir
appelle-moi « o-olive » tant q-que tu ne m'as p-pas cueillie

Ne pas prendre le Nom en vain

Robinet et bonde

robinet et bonde à débit égal
valent baignoire vide
ou baignoire pleine
selon l'origine

si la bonde gagne
la baignoire est vide
fût-elle pleine ou vide
au début du temps

si le robinet
gagne sur la bonde
la voisine d'en bas
perdra son plafond

les choses sont complexes
même les moins complexes
les effets sont vastes
les surprises multiples

ce qui nous arrive
est une chose notoire
mais aux coins des rues
s'avère l'inconnu

Josette un soir
sous une haute lanterne
lisait en pleurant
une lettre d'adieu

sous la même lanterne
en la regardant
Adam vit la lune
qui dodélinait

Ô dieux des averses
Ô dieux de l'aride
piquetés de traverses
de surprises limpides

faites que Josette
et que son Adam
– deux des trois poètes –
s'en sortent triomphants

qu'ils s'étonnent sans cesse
de s'être trouvés
de toute cette ivresse
de leur destinée

Josette et Adam
à la fin des temps
et du firmament
malheureux amants

Dante

Dante en se promenant
vit un étang si charmant
qu'il fit fi du paradis
et poussa de petits cris

Il hotta son escarpin
rigola comme un crétin
les orteils dans le vent
qu'il plongea dans le courant

Quel délice quelle fraîcheur
quelle onde de bonheur
de la pointe il touche le fond
il se remplit les poumons

Il y plonge tout vêtu
dans les rets de l'inconnu
en y remuant la vase
il s'abreuve à l'extase

Qui m'a dit que purgatoire
ce serait un promontoire
où se glissent les regrets
gris et neutres par nués ?

Il se peut que je l'aie lu
ou alors je l'ai vécu
mais une fois le pied levé
ce qui fut c'est le passé

Il rigole en barbotant
sort des bruits de petit enfant
fait de l'œil à l'Univers
et se passe de l'enfer

Crème d'asperges

Crème d'asperges

Crème d'asperges

Cuisses de vierge

Cuisses de vierge

L'une s'écoule dans la gorge

Elles se glissent hors la toge

L'une ruisselle sur les cuisses

Elles s'écartent et jouissent

Crème d'asperges

Cuisses de vierge

Crème d'asperges

Cuisses de vierge

Elles sont fraîches et ardentes

Elle est douce et mouillante

Elles tressautent et se relâchent

Elle s'accroche à la moustache

Cuisses de vierge

Crème d'asperges

Crème d'asperges

Cuisses de vierge

Dans la crème, blanches et vertes

Les asperges sont inertes

Longues, lisses, les cuisses se hissent

Et découvrent leur calice

Cuisses de vierge
Crème d'asperges
Cuisses de vierge
Crème d'asperges

Elles se frottent et s'agitent
De brulante envie palpitent
Elle a tarié dans l'assiette
Après avoir nourri le poète

Crème d'asperges
Cuisses de vierge
Cuisses de vierge
Crème d'asperges

...ou s'éveiller

Après de longues années, il rêva à nouveau,
il rêva d'un crime qu'il aurait perpétré,
d'une négligence fatale
qui le charriait dans l'abîme

Le motif – il fallait qu'il existât –
s'était dissout dans les vapeurs de sa genèse ;
du crime, il ne restait qu'un spectre,
du macchab et ce qu'il fut, nulle trace

Il ne restait que le présent, l'abysse, le futur, la chute,
les chevilles brisées entre les mâchoires du piège,
l'étreinte démente d'une suffocation perpétuelle,
la pétrification ébahie devant l'impossible

Son premier rêve après de longues années
lui présenta les seules alternatives :
accepter l'univers d'ambre invisible qu'il avait pénétré,
ou s'éveiller

C'est ainsi

il s'en souvient
à point nommé
sort le surin
il est fin prêt

lâche le ressort
cela se peut
la lame se tord
c'est miraculeux

tels accidents
que veut fortune
sont de tout temps
notre pécune

il arrive en effet
que telle vache
trait tel bouvier
qu'elle cravache

ou qu'on se mord
en ruminant des bulles
alors qu'on est mort
toujours incrédule

l'on porte la cruche
aux lèvres brûlées
on ouvre la bouche
le sort est scellé

il fronce une ride
oublie de le faire
qui donc décide ?
qui bouge les sphères ?

dans l'outré l'esprit
scelle et descelle
le vouloir se dédit
qui s'oublie se révèle

comme disait mon Alphonse
des orties et des choux
des questions et des ronces
une marmite de tabous

je te le dis sans chichi
je ferme la cambuse
je serai où je ne suis
mouvante et percluse

Les brises erratiques

selon les brises erratiques
les ondes douces en surface
ébranlent les eaux des grands fonds
l'imaginaire s'échappe vers ses pérennes idéaux
sur l'impossible poussent des pâquerettes
aussi des arbres fleuris sous lesquels l'on s'abrite
parmi les pétales qui voltigent non pas comme dans l'enfance
quand ils infusent la joie d'une insolite beauté
mais comme beaucoup plus tard
quand la paupière plisse et le sourire s'évase
dans les brises et les ondes des grands fonds

Nid-de-corbeau

hallali et oh là là
si la belle vient à moi
je lui dis tu es celle-là
qui s'en vient et qui s'en va

cela dit je ne crois pas
qu'elle s'en vient ou qu'elle s'en va
je ne crois à ces choses-là
hallali et oh là là

ce en quoi encore je crois
sont les fées de l'au-delà
que depuis le haut du mât
hallali et oh là là

le gabier ne capte pas
je parie comme je te vois
que personne ne les voit
hallali et oh là là

Perle de lait

Je me sens d'humeur à conter des vers – sur une corde haute – qui s'élèvent frais,
où une funambule au corps frémissant bondit de travers et se joue des vers

L'éros âpre, la ferveur sensuelle de vapeurs entêtantes
sourdent de ses courbes, de sa chair – si douces –, de la pulpe des lèvres,

de ses jambes charmeuses, de ses pieds en tension,
de leurs arches cambrées, de chacun de ses pores, de son souffle

À peine enfantés au gré de Fortune sur la corde haute,
rares puces fatiguées, s'amuïssent aussitôt les vers que je ne conte

Pour F

Stèle

si tu scrutes les poèmes
ils chantent ton absence
se taisent quand tu es là

qu'ils t'honorent ou t'abaissent
il faut que tu t'éloignes
leur source périt autrement

plongé dans cette discorde
le poète se scrute vainement
marchander il abhorre

alors il abaisse le front
est-ce devant la stèle des vers
ou devant celle de leur source ?

Gunisht

la souris nage à l'envers et se bute le museau

je m'appelle blanche de blanche et mon nom est goutte d'eau
te voyant j'ai pris une louche je me suis émotionnée
je t'ai cru parti boire les caprices tout au bout de la contrée

maintenant mon museau saigne et me fait un mal immense
tourne pour voir, ton visage pourrait-il apaiser cette souffrance ?
tu me sembles de race noble, tes rondeurs le suggèrent
viens qu'on se frotte les mufles et qu'on nage à l'envers

suis venu mon hirondelle, pour épouser blanche de blanche
mais goutte d'eau elle aussi est une bonne branche
– les gens disent –, qu'en dites-vous ? je m'accroche à vos babines
goutte d'eau ou blanche de blanche, je n'en veux, je me débine

mais je veux que vous m'aimiez, que vous nagiez et m'aimiez
et quand asséchée et tendre vous seriez sortie de l'eau, si jamais,
je voudrais que tête première nous plongeions dans les caprices
que nous y savourions l'appel, la morsure de sombres vices

sache d'abord, brute épaisse, qu'il faudra pour commencer
avaler autant de louches qu'il me plaira t'ordonner
il te faudra ensuite apprendre la maestria des souris
blanches de blanches, gouttes d'eau, hirondelles ou kiwis

mon amie vous vous fâchez, vous vous êtes émotionnée
votre museau a gonflé, rien de grave, quelques yé-yé
belle vous êtes, je vous adore, sortez vite, mon sang s'emballe
je vous chanterai des airs, je vous offrirai le Graal

la souris scrute le Graal, le pèse, lui envoie des pichenettes
l'ausculte, lui inflige des griffures, le frappe voir s'il s'émiette
le retient sous l'eau pendant qu'elle nage et tranche :

bel ami à l'endroit ou à l'envers, t'est du flan tu ne me branches

il est révolu le temps des méchants qui blâment les belles

bien trempées ou assainies, les souris restent des cruelles

à l'envers ou à l'endroit, ce Graal-là est du toc et du rebut

mais il m'est plus proche du cœur que toutes choses confondues

ce n'est rien, c'est blanche de blanche, goutte d'eau est à l'envers

cabrioles, boule de neige, avalanches sur les pentes de travers

ils poursuivent ainsi un temps aux confins du tout du rien

où terres, airs et eaux se croisent à la fin de tout chemin

Sûrement pas Akaki

c'est un blouson que j'ai porté pendant des décades
que je ne porte plus depuis presque autant
l'achat vestimentaire le plus cher de ma vie
son prix dans la vitrine m'avait fait rigoler
ou plutôt ma pensée qui n'osait s'y hausser
oppressée qu'elle était par la peur des largesses

c'était un soir d'automne tardif ou d'hiver
dans un passage des Champs Elysées
j'étais avec mon frère, il m'en a donné le courage

noir, en fin agneau retourné
aux liserés et boutons Berlebeck d'un noir luisant
doublé de satin diapré et d'un gilet en tartan
que j'enlevais à l'heure des acacias en fleur
mon beau blouson de haute noblesse qui me rehaussait

si peu de temps après, par un matin limpide et frais
je l'ai oublié à Albuquerque dans un taxi jaune
aussitôt dissout au bout de l'avenue dans les bleus lointains
la perte de ma vie, sans repères en territoire inconnu
à un carrefour d'Albuquerque ce fut la panique

en apnée, j'ai donné des coudes dans l'air transparent
aidé par des passants j'ai trouvé la piste du taxi envolé
voici qu'il revient, point jaune aux lointains
triomphe de cette couleur sur leur toile bleutée
il me le ramène depuis le néant – il y a si longtemps

qu'il retînt ma chaleur ou qu'il me protégeât des vents et des pluies
que nous nous apaisassions sous un soleil d'avril ou en fin d'automne
qu'il reposât dans l'obscurité des soutes, des penderies ou placards
de par les continents au fur de nos jeunessees et bien au-delà
que je fusse au creux de la vague ou à son sommet
nous nous accompagnâmes, nous nous représentâmes

nous nous représentâmes même après que – dans sa tardive jeunesse –
je lui ai déchiré le coude sur le bitume gelé lors d'un street-hockey à Montréal
que la plaie ravaudée méchamment a pour toujours entamé sa splendeur
qu'un serrement du cœur s'y est enkysté
que sa belle époque commença son déclin

le cuir luisant des liserées et des boutons Berlebeck a terni puis a perdu sa teinture
de même que le cuir soyeux du col soyeux, à force de câliner ma nuque
la patine rêche et lustrée a brouté le duvet du cuir retourné
le temps l'a lacéré aux pliures, a lacéré le satin diapré
le gilet en tartan décoloré et terne s'est replié sur lui-même

il est plus d'une décade que je l'ai oublié dans la penderie
depuis son coin obscur il me présentait chaque fois que j'en tirais le store
je ne le voyais pas, il n'était plus de mon monde, il avait disparu

mais je revois la vitrine
je revois le passage des Champs Elysées
j'y suis avec mon frère
c'est un soir d'automne tardif ou d'hiver
il y a trente-six ans
nous regardons fascinés le blouson merveilleux

Sans titres 1

une fois un plongeur
s'est élevé aux cieux
un poignard dans le cœur

Un jour de beuverie en sortant de chez lui
Un crabe qui s'avavançait de travers lui coupa le chemin
Holà ! Par là où tu vas tu te trompes, irais-tu où tu vas ?
Je vais là où j'irai, qui se trompe, aucun ne le saura

si
qui envisage la rage
engage sa plante en pente
d'épouvante pas à pas
s'enfonce tout droit
sans réponse

Reine des royaumes volatiles
Nous plions genou dans vos ombres
Des ombres nous élevons nos regards
Des ombres nous verrons le ciel et les astres

Il est une comptine, très chère Aubépine
Que je t'aurais chantée si la rosée des prés
Avec leurs mystères pouvaient nous satisfaire
Très chère

Pour atténuer la douleur il en faut de plus grande
Ou alors du bonheur qu'ombre plus délicat' offrande
Je préconise de donner de la tête, de l'attraper par les cornes
D'écosser les crevettes, d'enfourcher la licorne

Le bon choix

De deux choses une tribu, et de trois des inconnus
L'une pas deux, et deux pas trois qui s'amènent d'où l'on va
Et de quatre, et de cinq familles de seize scinques
Une moitié dit qu'elle y pense, l'autre leur en fait l'offense

Debout ! Prenons une pause critique de la métamorphose
Des hypostases qui nous brouillent les phases
De la quiétude s'empare des eaux de la terre, des phares
Garde-à-toi ! Fixe à gauche, marche, demi-tour, demi-tour et contremarche

Halte ! Repos ! En jachère ! l'esprit se repaît des mystères
Des gorges que la sève remonte depuis les eaux de la fonte
Des fantômes solaires une fois délivré, l'éléphant solitaire
Renait à la pompe émeraude pale du souffle de sa trompe

Olé ! Holà ! chemin tout droit
Yé yé ! des nues, chemin bourru
Chemin de tête, chemin de crête
Oyé ! Ya ya ! c'est le bon choix

Le

Tapis dans l'œsophage ou dans les entrailles,
telle une colombe, il se voit s'envoler libéré
Une fois franchi le bon vouloir de l'un, de l'autre
ou des deux sphincters, chiens de garde, ses cerbères

leur bon vouloir, celui de nos états avec leurs contingences,
l'esprit qui abhorre la feinte saura en tirer quelques préceptes
point plus abscons que le savoir de les lui faire franchir –
sphincters, Symplégades, ces cerbères

Une silhouette prometteuse qui approche dans la rue,
une pensée qui s'impose soudain, une frayeur,
une furie qui remonte, un pas de travers, une tension immersive,
que sais-je, aussitôt les sphincters – ces mus'les lisses, ces cerbères –

barrent net son passage. Il est instructif d'apprécier
pourquoi telle présence, telle feuille qui tombe,
les monstres de la mer, un souvenir qui passe, excitent tant
les sphincters peureux comme des lièvres, coriaces comme des cerbères

Son sort est une vraie épopée émotive de soi
– ouverte comme un livre pour ceux qui veulent la lire,
limpide comme le cristal aux yeux qui veulent comprendre –
que racontent les sphincters, Scyllas et Charybdis, ses cerbères

Contre leur bon vouloir – celui de nos états qu'il subit
et fait subir aux centres tendineux des diaphragmes –
les techniques primitives apprises à force de les braver,
amadouent les sphincters, les angoisses, ces cerbères

Qu'il ait ou non franchi leur barrage, pulluler
il faut bien sûr savoir où l'on veut en venir
autant que peut se faire avec ce que l'on a
car dans le monde ils abondent, sphincters, failles et cerbères

Aéro-aréo

Déçu, l'esclave Zakbor s'emporte, personne ne l'attrape, parti aéro-aréo
Dans la cour, les voisins observent à travers les branches des pruniers
Les pavés grincent contre les cerclages, claquent sous les sabots
Il est peut-être dans l'une de ces roulotes, au labour parmi les rosses efflanquées

Pleine nuit ; comment le percevoir – Zakbor –, pourquoi le pourchasser ?
N'a-t-il pas dit qu'à la saison venante, quand l'air se purifie,
Avec hères et haridelles, essieux au vent, roues tournoyantes,
En même temps que les brumes il prendra son envol depuis la bourbe des champs ?

Il n'est pas de terreur plus grande que celle du chien de garde muselé,
Sur le plancher au bout d'une chaîne courte, parmi les pieds qui grouillent,
Auprès de son maître – dieu de la terreur – dans la chaleur d'enfer du métro.
Zakbor, t'es parti, qui veut que tu y restes, qui veut que tu reviennes ?

Il halète trois fois la seconde, sa langue vibre, aux moindres à-coups il tressaille,
Des frissons d'effroi lui zèbrent le corps ; où donner de la tête, où poser ses yeux
fous,
Comment au mieux se soumettre ? Abaisser plus la nuque, aplatir davantage les
oreilles,
Capter chaque instant, chaque souffle du maître, sa moindre intention ?

La file de guimbardes arrive au bout du monde, s'y amasse, s'apprête, explose.
Zakbor de même s'arrache de la chaîne, libère son chanfrein de la gaine cloutée
S'élève, voltige, hurle aux quatre vents, hallucine ; en explosant il voit les pruniers
Entend le grincement des cerclages, le claquement des sabots, les os qui se brisent

Depuis le bout du monde aéro-aréo

Nonsense

La coutume veut que depuis le ventre on s'éloigne du centre,
Que dans les coulisses les mamans cherchent Alice,
Qu'à l'abri de l'auvent, en hauts de hurlevent,
Les sommets s'écroulent, que le silence s'écoule

Deux moines qui passent se font des grimaces
Dit l'un : Coutume pas coutume, qu'ils me taillent une plume
L'autre : Qu'ils te la sectionnent, la coutume est bonne
En les entendant le maître d'arrêt marque un temps

Tout en haut hissé, le sage homme se tait
Il scrute la raison, il scrute l'horizon,
Il scrute le temps, il scrute le versant, il scrute le vent,
Puis il les défie et dévale la pente en poussant des cris

Le vent qui m'emporte des grottes aux portes
Et sur les chemins des pauvres crétins
Me dit mon oreille qu'il vous tape à l'œil
C'est bien son usage d'être doux ou fort, orageux ou mort

Compagnons de route, tout vient goutte-à-goutte
Les aiguilles piquent même les plus stoïques
Sur le bout des langues siège le sage Bang
Tous ceux qui l'avalent tôt ou tard dévalent

Les deux moines se mirent, la jouent à la tire
Dit l'un : Ma plume, il me semble, s'émousse et tremble
L'autre : Cela me va bien, la coutume se tient
Ce qu'il faut comprendre, dit le vénérable, est de se méprendre

Pour que le lecteur n'attrape la fureur,
Disons que demain est un beau matin,
Que dans les roseaux chantent les oiseaux
Que les puces sautent des astres en mottes

Les pilastres

La fillette dit non pour oui et oui pour non
Fillette, que veux-tu, veux-tu un dindon ?
Elle glousse et gigote, fait même la coquette
J'attrape son coude, je la fixe, elle arrête,

Abat les paupières, esquisse une révérence,
J'abaisse la tête en signe de déférence
Dit-elle : Le temps des dindons n'est pas encore venu
J'acquiesce au mensonge, aux oui et non perdus

Ce ne sont pas des feintes, me dit la mademoiselle,
Ce sont des colibris qui lapent nectar et fiel
La tempête s'annonce, je le vois dans les astres
Pourtant je ne vois point les chapiteaux des pilastres

Sous leurs débris Samson se contorsionne
De par les champs fleuris les papillons papillonnent
Que je glousse et gigote, que j'abatte mes paupières,
Des oui, des non, je n'ai rien à faire

La fillette me tire une révérence, pivote et s'en va
Je m'apprête à la suivre, j'hésite, je débats
Après toutes ces décades, toujours pas sevré,
Mon rêve, je lui crie, est de te recréer

Sans titres 2

En deux mots, *le froid* fait craqueter les cuivres
En trois, *Alice en croix* déchire tous les livres
En quatre, *laine infestée de mites* vaut moins que la débâcle
En cinq, *le fond de la marmite* est là pour qu'on le racle

Toujours, sur la plage, les enfants cueillent des coquilles
Parfois ils les ramènent, puis les oublient, les mères les subtilisent
Les grands aussi, parfois, en ramènent pour marquer un été
Sur la commode ou sur la cheminée, souvent elles ne marquent plus rien

Ô vous qui n'êtes plus mais qui êtes mes amours dans le musée de moi-même
Certaines recouvertes d'un voile, d'autres de pénombre, deux ou trois nimbées de
lumière
C'est un musée fantôme, il prend corps par les moments de tristesse, des fois
Alors de la dernière le souffle me dévore comme si d'os et de chair nous nous
aimions encore

Composition

Don Ramiro, messenger du roi, cousin de la reine
L'aime depuis l'enfance, la vénère, la hait
Il lui porte du roi un message cacheté
Son poids, sa forme, le cachet, présagent ce qu'il sait

La reine l'effleure, le soupèse, regarde don Ramiro, lui sourit
Mon cousin sais-tu le vœu du roi ?
Ma reine, chère cousine, il veut que je le tue
Peut-être, don Ramiro, peut-être il s'en fout

Madame, sur la terrasse, au moment du croissant
Dites-lui que son terme est fini, que Ramiro l'atteste
Et toi, Don Ramiro, dis au roi que le sort en est jeté
Que la reine est prête, que les secrets tenus se passent d'estampilles

Ramiro se retire, le suit une trace sanglante
La reine détourne le regard, le perd dans la brume
Ses amours, sa consommation lui semblent s'y cacher
Elle se reprend, se dérobe à l'aurore frémissante, suit les gouttes carmin

Sur la terrasse, aveugle à l'éclat de l'astre qui se lève,
Les deux mains écartées sur la table diaphane, le roi s'enivre de pensées
Sur la table, un portrait, entre ses mains, un croissant en diamant,
Dans le ciel, celui de la lune translucide

Peu semblant au modèle qu'il aima
Le portrait de la reine lui devient anonyme
Avait-elle même été ? Le sera-t-elle toujours ?
Il prête l'oreille, ce bruissement est-il de ses pensées ?

Des soies vaporeuses qu'elle empourpre, la reine se fait chair
Elle pose le message par-dessus le croissant en diamant, effleure le cachet
'De la part de Ramiro. Il dit que le temps est à point'
'Bientôt le soleil aura brulé l'aurore' dit le roi

Au terme d'une traîne sanglante, don Ramiro est là brandissant son épée,
Il chancelle, l'épée lui échappe, il tombe, la reine se précipite, patine dans le sang
Le roi a oublié son regard sur l'astre aveuglant
La lune n'est plus, plus rien n'est.

Quatrain

Le tendon s'accroche au talon d'Achille
L'ombre se décroche de Peter Schlemihl
La gangue resserre la pierre précieuse
L'écart entre ceux qui se croisent se creuse

L'Idiot se libère dans le mal comitial
La poussière des peines repose dans le val
L'ancre meurtrit la quiétude du fond
L'extrême limite sort de ses gonds

L'incongruité guigne l'opulence du Baron
Le Marquis perce d'un mot le béton
Les périodes s'enfilent dans l'ordre du temps
L'héroïne est là par pluie et par vent

Les mots en désordre se tiennent attachés
Le sens s'y amarre, s'élève en fumée
Le choix de l'auteur est d'y mettre un frein
La règle du jeu est d'achever le quatrain

De la...

La belle se retrouve dans la buée du soir
Un rouge-gorge s'est mis à chanter –
Depuis longtemps elle a oublié de vouloir –
Ou alors un rossignol, ou même l'oiseau enchanté

Tout autour elle ressent les remparts des ténèbres
Ils ne lui barrent point le chemin, ils l'appellent
Leur chant l'emporte dans leur substance funèbre
Tête haute, droite, elle l'absorbe, se morcelle

Le froid, l'asphyxie, gardent en place les fragments
Est-ce bien un rouge-gorge, un rossignol, ou alors –
Ô qu'il est loin son amour de toujours, l'été bienfaisant –
Sur la cime béante l'oiseau enchanté de la mort

Standard

Kandis ne veut plus que je sois de son monde
Elle veut que je sois comme si je n'avais été
Un mandarin sans face dans un pays sans nom
Une séquence amputée qu'elle n'aurait jamais vue
Peut-être bien, que sais-je, comme tant d'autres

Je sais pourquoi Kandis ne veut plus que j'existe
Parce qu'elle a bu à ma source le philtre de douleur
Celle que hurlent les âmes opprimées
Ma misérable croyance en ce qu'elle n'était pas
La sienne en le duvet d'amour qui se vaporisait

Pendant qu'elle coupe et colle avec opiniâtreté
Les séquences bannies se posent doucement
Non pas comme des déchets ou comme les tâches aveugles des rétines
Mais comme des pétales de transparences diverses, plus ou moins lumineuses
Plus ou moins essentielles dans le récit de soi, dans ce que Kandis est

Je n'arrête de penser du début jusqu'aux confins à Kandis
Je suis content qu'elle existe qu'elle fasse partie de mon conte
Content des pétales tombés sur lesquelles ma pensée se déploie
Je n'en bannis aucun de même que la rivière ne peut bannir son lit
Ô mirage, dans la douleur je vois le dernier s'en revenir, se réunir au flot

Baudelairienne

La Personne qui s'assied sur ce banc millénaire
Écoulera par ses pieds enfoncés dans la terre
Le sang coagulé des anciennes amours
Comme celui encore chaud du dernier abreuvant ses entours

Elle aura devant elle le désert, derrière l'amertume,
À gauche, ce que n'aurait pu être, à droite, ses coutumes
Comme elle ne peut voler, le ciel lui pèsera
Le siège roide du banc ses fesses tannera

Passe ton chemin Personne sur ta voie bégayante
Bardée de cicatrices et d'une blessure béante
Bien loin mais proche dans le rayon mythique
Tu aperçois déjà le point mathématique

Haut lieu

Je monte les marches
Depuis le haut lieu je vois déployées
Les tours, les tourelles, les pointes,
Les coupoles aux liserés d'argent et d'or,

Leurs mille feux au soleil,
Leur scintillement sous la lune
Je connais bien cette ville
Mais d'où surgit cette pointe aveuglante ?

Aiguillée comme une lance,
Polie comme un miroir,
Distante et solitaire,
Où est-elle, qui est-elle ?

Je l'aperçois un jour sur un trajet usuel
Dans une ruelle grise
Au faîte d'une bâtisse fruste
Serait-ce la première fois ?

Quelques jours ont passé
Je remonte les marches
Depuis le haut lieu je vois déployées
Les tours, les tourelles, les pointes,

Les coupoles aux liserés d'argent et d'or
Leurs mille feux au soleil
Leur scintillement sous la lune,
Je connais bien cette ville

Cette pointe aveuglante
Aiguisée comme une lance,
Distante et solitaire,
Où est-elle, qui est-elle ?

Agon et sa nature

Agon trébuche sur une souche
En se levant il la voit, trébuche encore,
Se relève pour mieux voir
Qu'elle y soit est un mystère
Ce sont les fruits terrestres

Agon met un genou à terre, baisse le front, attend
Ses pieds se fondent avec la terre,
Sa gorge se serre, une énorme idiotie traverse son esprit,
S'éteint aussitôt. Lève-toi futur amant, ce n'est que moi
Il n'y croit pas, il ne le peut

Agon se lève – la nuit capiteuse sent le tabac ailé –,
Fait face au vide suspendu en lui-même
Aucune saillie, aucune arête
Pour en créer, l'inspiration lui manque
Ô Galatée, dit-il, je te croyais une autre

Agon est en prise avec soi, il se confronte
Ce qu'il a fait il le ferait de même
Que ce soit moi ou l'autre, viens bien-aimé !
Son combat est là où le chemin s'arrête
Ça tient à ses choix, ça tient à sa nature

Pas de deux

Si vous saviez
Nous savons tout
Vous êtes comme moi
Ne savons rien

Si j'étais vous
Nous aurions dû
Me dire qu'est-ce 'je'
Ce qui est fait

D'où mon silence
A court d'idées ?
Comment sortir
De ce dialogue

Le quel n'est pas
À la bonne heure
Qui donc alors
Danse avec toi ?

Une poussière

L'ébrouement qu'exhale la truffe –
Prompt, sûr, définitif –
Qu'il soit tien ou celui d'un corneau,
Il expulse une poussière de vie

Un faux pas imaginaire ou juste un souvenir
Que l'on chasse comme une plume qui chatouille
Ou comme un bourdon qui passe –
Il faut que la truffe soit fraîche, humide et frémissante –,

Ou alors un jappement, bref, aigu ou caverneux
Il exprime une myriade de choses,
S'envole du fond de l'âme
Tel le quartz qui cristallise

Tout ceci arrive aux heures où l'esprit est vacant
Plus souvent chez les corneaux repus
Toi aussi tu peux tenter l'art du jappement sincère,
De l'ébrouement qu'exhale la truffe fraîche, humide et frémissante
